

Souvenir de Louis Soutter

Autor(en): **Auberjonois, René**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Das Werk : Architektur und Kunst = L'oeuvre : architecture et art**

Band (Jahr): **35 (1948)**

Heft 10

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-27719>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Louis Soutter, *Où sont nos sens?* Dessin à l'encre de Chine / Tuschzeichnung | China ink drawing

Souvenir de Louis Soutter

par René Auberjonois

Aussi loin que me portent mes souvenirs, je revois à Lausanne, dans une cour de collège, Louis Soutter. Cette cour du Collège Gaillard où se déversait à l'heure des récréations le flot turbulent des élèves, elle offrait bien l'image en raccourci du monde où seraient jetés plus tard tous ces jeunes garçons! Une mouvante clameur percée de cris, d'appels, dans un fourmillement de bras, de têtes et de jambes, les jeux avec leurs risques, mais aussi les groupes et les couples tranquilles que nouent et dénouent les passagères amitiés.

Soutter, déjà absent, séparé de la vie, allait seul d'un groupe à l'autre sans se mêler aux jeux, quêteant des présences. Sans vouloir s'imposer, il sollicitait l'accueil cherché par sa nature inquiète, écoutait sans écouter, regardait sans voir, tout au besoin d'une quelconque compagnie, dont il se lassait vite. Son grand rire revenait fréquemment comme un défi à la tristesse de ses yeux enfoncés dans l'orbite très creuse. Très tête de mort. Ses traits, on les retrouve souvent dans ses dessins.

Puis la vie vous sépare.



Louis Soutter, Allein bin ich ... Dessin à l'encre de Chine | Tuschzeichnung | China ink drawing

Je ne sache pas que la peinture l'ait jamais tenté à cette époque. La musique, par contre, avait exercé son emprise en dépit d'études techniques tôt abandonnées. Son goût pour le violon, il le suivit sans faiblesse, encouragé dans cette voie par Ysaïe, auprès duquel il vécut à Bruxelles plus d'une année. Cela le mena jusqu'à l'orchestre. Il fallait bien vivre. Mais ses fantaisies au beau milieu des concerts lassèrent finalement le chef.

Alors, de côté et d'autre, des années durant, il flotte, désorienté, sans ressources. Un maigre héritage placé à son nom à l'asile des vieillards de Ballaigues, dans le Jura, lui assure jusqu'à sa mort un refuge. Et quel refuge! Il s'y cache. Dès ce moment, environ l'année 1930, nos rencontres se feront plus suivies. Soutter, en vertu du legs porté à son actif, bénéficie à l'asile d'une certaine liberté. Ses révoltes pourtant seront fréquentes. Je connais ce pays qui ne fût pas le sien, pays de frontières, sans grâce, bleu et noir. Et l'asile avec ses exigences! Enfermé dans sa petite chambre où des mesures vexatoires le priveront de son violon, Soutter, des jours entiers, donne libre cours à son imagination. Il couvre le papier de ses dessins jusqu'à la nuit tombante. Tous les procédés lui sont bons, les véhicules les plus hétéroclites, depuis l'encre bleue vendue dans le village jusqu'aux épais vernis de carrosserie. Sur le fond blanc du papier aux valeurs nuancées sortent les corps nus tracés en noires arabesques. Des taches de couleurs lourdes ou légères, toujours essentielles. Tel rouge allume les lignes enchevêtrées des sexes, des fruits et des feuillages, les grappes et les seins pendent, flanqués d'une nappe jaune, de gais points bleus et verts marqués avec le doigt.

Je manie ces papiers jaunis aux innocentes légendes, appels désespérés demeurés sans réponse:

Je souffre trop.

A Monsieur le Directeur ceci est donné.

Je suis seul, mon travail ne plaît à personne.

Messieurs H. & K. accepteraient-ils cette feuille en couleurs?

et: *Georges ne vit plus.*

Femmes en accès de piété.

Le discours sur la vedette nue.

Tâches sacrées d'adolescents sans taches.

Mademoiselle Roture.

Curieux mélange de naïveté, de curiosité sexuelle et de pureté, avec de brusques élans toujours authentiques, sans l'ombre d'une réminiscence.

Forcément, son œuvre devait éveiller la méfiance du public, celle des critiques. On l'a traité de fou. Aucun symptôme de folie n'a jamais permis qu'on l'hospitalisât dans un asile d'aliénés. Tout au plus d'amusantes frénésies vestimentaires, un peu coûteuses pour le tailleur qu'il payait d'une poignée de dessins invendables, le prenaient-elles soudain, suivies de fugues. Il partait alors, vêtu de neuf dans son complet Prince de Galles à larges carreaux, un melon lilas sur l'oreille, ganté, la cravate ornée d'une épingle brillante, il partait droit devant lui, avec un but précis (quelque lointaine connaissance sûre de l'héberger) et il marchait par longues étapes, infatigable. Aux portes des fermes, il trouvait toujours une tasse de lait à boire, quelque fruit à manger, parfois un gîte. Au retour pour de longs mois, la porte de l'asile se refermait sur ses rêves d'évasion, de liberté. Se refermait enfin sur sa mort solitaire.

En pensant à Soutter j'évoque volontiers la touchante figure du Prince Muichkine dans *l'Idiot* de Dostoïewsky. «*Idiot*» ne m'a jamais paru le terme approprié à cette créature d'exception. *Le simple, l'innocent*, écarteraient toute idée qu'implique la dégradation dans laquelle est tombé un idiot!

Je ne sais pas. Ceux que l'on aime comme j'ai aimé Louis Soutter, que l'on voit parés de certaines réserves d'innocence dont nous sommes privés, on voudrait accompagner leur départ de ces paroles gracieuses jetées par le Prince Muichkine à un mourant: «*Passez devant nous et pardonnez nous notre bonheur.*»

Notice rédactionnelle

Nous sommes heureux de publier le présent article de René Auberjonois, rédigé à l'origine pour une revue projetée par Jean Dubuffet, et remercions également la galerie Vallotton, de Lausanne, qui a bien voulu nous autoriser à reproduire quelques dessins de Louis Soutter.



Louis Soutter, Le suprême symbole. Dessin à l'encre de Chine / Tuschzeichnung / China ink drawing



Louis Soutter, *Corps et plis*. Dessin à l'encre de Chine | Tuschzeichnung | China ink drawing

Notice biographique sur Louis Soutter

Né à Morges le 4 juin 1870, fils d'un pharmacien et d'une mère née Jeanneret, de La Chaux-de-Fonds (parente de Le Corbusier et très bonne musicienne), Soutter fait ses classes au Collège Gaillard et à l'Ecole Industrielle de Lausanne. Il exécute de nombreux dessins scientifiques et commence à Genève des études d'architecture, qu'il abandonne pour le violon. Il travaille alors pendant quatre ans à Bruxelles avec Eugène Ysaïe; ce fut là le plus beau temps de sa vie.

Avant son mariage, on le trouve à Paris, dans l'atelier de Benjamin Constant. Soutter avait fait la connaissance de sa femme à Bruxelles, où elle étudiait aussi la musique. Tous deux se rendent au Colorado, où il devient professeur d'art,

mais où il avait espéré être nommé à la direction du Conservatoire. Malheureusement, Soutter attrape le typhus et en reste amoindri physiquement et moralement.

Rentré au pays dans un état lamentable, Soutter fait partie de l'orchestre de la Suisse Romande. A Morges, il donne des leçons pendant lesquelles il commence à paraître très bizarre. Plus tard il va chez le Dr. Mützenberg, à Spiez, où il donne des leçons de violon. Il passe une année chez un jardinier d'Aigle et de là à Vevey dans un pensionnat et à la campagne chez des paysans. Pour finir, en 1923, il est placé dans un asile à Ballaigues, d'où, cependant, il pouvait aller faire des séjours chez des amis. C'est dans ce dernier endroit qu'il mourut le 20 février 1942.